

supériorité digne, abordable, consciente de soi. En l'observant plus attentivement, même dans sa représentation agréable et dans la gracieuse prodigalité de ses instants de loisir, on trouvait dur le pli de sa lèvre supérieure et l'éclat de ses beaux yeux bleus parfois singulièrement sec. C'étaient les indices d'une nature trop froide. On peut appliquer à toute sa carrière ce que l'auteur de son éloge funèbre a dit de sa jeunesse de collègue : « Il conquit les sympathies générales mais sans lier avec personne une de ces fortes amitiés dont la douceur fait le charme de toute une vie et que la mort seule peut briser. » M. Ledoyen inspirait en effet plus d'affection qu'il n'en donnait. Il était né conducteur d'hommes et d'affaires, et il le paraissait, tant il était exempt de cette vanité dont ne peuvent se défendre les parvenus les plus intelligents. Ce fut un administrateur.

Convaincu qu'il existait des abus sous son prédécesseur, il parla tout de suite aux élèves de réformes et d'améliorations d'abord sur la nourriture, et commença par faire servir du dessert le dimanche. Pour se renseigner, il prit l'habitude de recevoir fréquemment la classe de philosophie en ambassade. Les aînés du collège exposaient les réclamations de l'opinion écolière. Ils dénoncèrent d'abord le portier qui vendait trop cher les provisions de bouche et les objets classiques dont il avait le débit. Le résultat ne tarda guère : la conciergerie et la boutique furent confiées à trois religieuses. Le succès de nombreuses démarches de ce genre étendit tellement les doléances que le supérieur frappé, malgré sa bonté, des inconvénients du parlementarisme, le supprima par un facile coup d'état pour y substituer la monarchie constitutionnelle. Il octroya une chartre. Maîtres et élèves reçurent un exemplaire imprimé de leur règlement. Chacun connut exactement ses devoirs et ses droits. Il se produisit, de fois à autre, quelque incident de l'ancien système représentatif, mais, avec les années, le gouvernement eut une tendance notable à revenir au despotisme très éclairé de son prédécesseur.

M. Subileau n'avait point modifié l'ancien uniforme trop démodé pour être exigé ailleurs que sur le prospectus, de sorte qu'il était complètement disparu. La réunion des élèves présentait une exacte mais trop pittoresque expression des conditions très différentes réunies dans un petit séminaire mixte. Dès la rentrée scolaire de 1885, M. Ledoyen rétablit la règle de porter des vêtements noirs et, un peu plus tard, il imposa le veston dit de Sainte-Barbe. Pour que les habits fussent toujours en bon état, il en confia le soin à des religieuses.

Dès le premier jour de sa supériorité, M. Ledoyen se consacra à l'application du plan qu'il avait conçu pour rendre la prospérité au collège. Il voulut lui donner une vigoureuse existence qui permit chaque année de réaliser quelques sûrs bénéfices. Pour attirer beaucoup d'élèves, il fallait restaurer la maison. La façade, noircie par cinquante années, prenait un air de prison. Les immenses dortoirs, mal carrelés, semblaient froids et misérables. Des aménagements provisoires et disgracieux, devenus définitifs, attestaient partout une grande gêne. Elle était ancienne et, dans la première